

M^r de Lué

Sous le Cardinal de Richelieu,

par Lockroy le Baron

UN DUEL

SOUS

LE CARDINAL DE RICHELIEU,

DRAME EN TROIS ACTES, MÊLÉ DE COUPLETS,

PAR

MM. LOCKROY ET EDMOND BADON,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS,

SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,

LE 9 AVRIL 1832.

—•••—
PRIX : 2 FR. 50 C.
—•••—



PARIS.

J. N. BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GRANDE COUR, DERRIÈRE LE THÉÂTRE-FRANÇAIS.

—
1832

PERSONNAGES.

ACTEURS.

MARIE DE ROHAN-MONBAZON , veuve du connétable de Luynes.	M ^{me} ALBERT.
LE COMTE DE CHALAIS , favori de Louis XIII.	M. ADRIEN.
LE DUC DE CHEVREUSE.	M. VOLNYS.
ARMAND DE RETZ , abbé DE GONDI.	M. EMILE TAIGNY.
DE FIESQUE , capitaine des gardes du cardinal.	M. DÉROUVÈRE.
DE SUZE ,	} jeunes seigneurs. {
BALAGNIER ,	
SOUBISE ,	
AUBRY , secrétaire du comte de Cha- lais.	M. ARMAND.
UN DOMESTIQUE du duc de Chevreuse.	M. CASSEL.
UN AUTRE DOMESTIQUE.	M. LACOMBE.
UN HUISSIER du cabinet du roi.	M. LEJEUNE.
UN GENTILHOMME ordinaire.	M. AUTERNO.
SEIGNEURS ET DAMES DE LA COUR, DO- MESTIQUES du duc de Chevreuse , ARCHERS.	

Nota. Les acteurs sont placés en tête de chaque scène comme ils doivent l'être au théâtre : le premier inscrit tient toujours la gauche du spectateur ; ainsi de suite.

UN DUEL

SOUS LE CARDINAL DE RICHELIEU.

ACTE I.

Le théâtre représente une salle du Louvre ; portes au fond ; à gauche , les appartemens du roi ; à droite , ceux de la reine.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHALAIS , *assis , un billet à la main* , AUBRY , *debout devant lui*.

AUBRY.

On m'a répondu que le cardinal était toujours fort malade ; cependant je n'ai pu le voir.

CHALAIS.

C'est bien.

AUBRY.

Voilà trois jours qu'aucun gentilhomme n'est venu de la part du roi s'informer de la santé de monsieur de Richelieu, et cette subite indifférence a été remarquée au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Qu'importe ?

AUBRY.

Comme la dernière entrevue du roi et de son éminence a été fort animée, on commence à craindre une disgrâce, et on l'attribue à monsieur le comte.

CHALAIS.

Il suffit.

AUBRY.

C'est sans doute pour prévenir le coup qui le menace, que le premier ministre négocie avec la reine.

CHALAIS.

Comment ?

AUBRY.

Au moment où j'arrivais au Palais-Cardinal, la surintendante de sa maison, madame la comtesse de Luynes, en sortait.

CHALAIS.

Madame de Luynes ! se peut-il ?... laissez-moi.

AUBRY.

Monsieur le comte restera-t-il au bal chez la reine ?

CHALAIS.

Je ne sais... oui... ne m'attendez que fort tard.

(Aubry sort par le fond.)

SCÈNE II.

CHALAIS, *seul.*

Marie chez le cardinal ! quel motif a pu l'y conduire ? et quel secret a-t-elle aussi à me confier ? (*Il lit le billet qu'il tient à la main.*) « Ne suivez pas la chasse aujourd'hui ; avant « que le roi soit rentré, je viendrai par la porte secrète de « la reine. » Je sens encore sa main trembler en glissant ce billet dans la mienne. Elle, qui pendant une année, n'a répondu à mon amour que par un intérêt bien ménagé, bien calculé, changer aussi brusquement ! Ah ! je suis injuste : alors même qu'elle repoussait mes hommages, n'ai-je pas vu des larmes briller dans ses yeux ? elle m'aime !... Pourquoi me flatter de cet espoir ? Mais le temps passe ; le roi va rentrer... c'est elle !

SCÈNE III.

CHALAIS, LA DUCHESSE, *entrant par la porte de la reine, Elle est pâle et fort agitée.*

CHALAIS.

Ah ! madame, qu'ai-je fait pour mériter tant de bonheur ?

LA DUCHESSE.

Ecoutez-moi, monsieur de Chalais. C'est par amitié pour la reine, pour moi, peut-être, que vous avez engagé une lutte avec Richelieu.

CHALAIS.

Ah ! pour vous, pour vous seule. Sans vous, ce titre de favori, je l'abandonnerais à tous ceux qui l'envient. Les insensés ! ils ne savent pas ce que c'est que de passer sa vie avec un roi faible, triste, ombrageux ; d'écouter ses

plaintes, de souffrir ses caprices, de partager son ennui. Ils appellent cela du pouvoir, du bonheur. Ah! je ne connais, moi, d'autre bonheur que d'être aimé de vous, d'autre ambition que de vous plaire.

LA DUCHESSE.

Eh bien! ce pouvoir qui vous pèse, si je venais l'implorer? si j'avais un service, une grâce à vous demander?

CHALAIS.

A moi? oh! ne me trompez pas!

LA DUCHESSE.

Oui, c'est à votre pitié que je m'adresse. Apprenez que ce matin même, monsieur de Chevreuse a eu le malheur de tuer en duel de Launay, le neveu du cardinal. Les lois sur le duel sont terribles et Richelieu inexorable: vous êtes tout-puissant sur l'esprit du roi; suppliez-le d'assoupir cette affaire, obtenez du moins des délais; donnez à monsieur de Chevreuse le temps de fuir, de se soustraire aux poursuites dirigées contre lui; enfin, monsieur, sauvez-le! sauvez-le!

CHALAIS.

Est-ce la reine, madame, qui prend au duc de Chevreuse un si vif intérêt, ou bien?... Pardon... mais ce trouble, cette douleur... sans doute mes craintes sont injustes.

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, vous avez mon amitié, mais mon cœur doit être fermé pour vous à tout autre sentiment: mon devoir me l'ordonne.

CHALAIS.

Votre devoir? et cependant vous êtes veuve et maîtresse de votre main. Ah! vous n'êtes pas franche. Mieux valait me dire que j'avais un rival, un rival préféré, et ne pas feindre de partager des sentimens que vous n'éprouviez pas.

LA DUCHESSE.

Ah! monsieur! que vous me reprochez durement l'intérêt que je vous ai témoigné! Voilà notre sort, à nous autres pauvres femmes; on s'empare d'un mot, d'un regard, on tourmente notre pensée, on interprète nos sentimens, et plus tard on se croit en droit de nous adresser des reproches; ou bien, lorsqu'on est sûr d'avoir lu dans notre cœur, lorsqu'une émotion nous trahit, oh! alors on s'applaudit d'un aveu, auquel notre volonté est restée étrangère, sans s'inquiéter de savoir s'il peut blesser notre réputation, ou si nous avons osé nous le faire à nous-mêmes.

CHALAIS.

Regardez-vous comme un outrage l'offre de ma main ?

LA DUCHESSÉ.

Eh ! monsieur , savez-vous si la mienne est libre ?

CHALAIS.

Comment ?

LA DUCHESSÉ.

Savez-vous si je ne suis pas coupable en vous écoutant , et si monsieur de Chevreuse ne devrait pas avoir toutes mes pensées ?

CHALAIS.

Ah ! oui , les sermens que vous lui avez faits...

LA DUCHESSÉ.

Ils sont sacrés , monsieur , c'est mon mari. Depuis deux ans , nous sommes secrètement unis.

CHALAIS , *accablé.*

Mariée !

LA DUCHESSÉ.

Après la mort de monsieur de Luynes , je me refusai d'abord à contracter un nouveau lien ; mais ma famille le voulut , et je fus obligée de céder. Monsieur de Chevreuse a caché jusqu'à ce jour son mariage , par crainte du cardinal qui voulait m'unir à son neveu , ce même de Launay qui ce matin a péri dans ce malheureux duel.

CHALAIS.

Mariée !...

LA DUCHESSÉ.

Eh bien ! monsieur , vous étonnez-vous encore de ma douleur , et refuserez-vous de me servir ?

CHALAIS.

Non , madame , non.

AIR : *T'en souviens-tu ?*

C'en est donc fait , plus d'espoir qui me flatte :

Il faut du sort accepter les arrêts.

Ne craignez pas que ma douleur éclate ;

Non , je saurai renfermer mes regrets.

Loin de me plaindre , ah ! je vous remercie ,

Puisqu'un aveu détruisait mon bonheur ,

Puisqu'un seul mot désenchantait ma vie ,

D'avoir au moins prolongé mon erreur. *(bis.)*

Mais mon secours pourra-t-il maintenant vous être utile ?
Monsieur de Chevreuse vient d'être arrêté.

LA DUCHESSE.

Arrêté! ah! le cardinal me l'a caché. En me refusant sa grace, il savait que sa victime ne pouvait lui échapper. Plus d'espoir! oh! mon Dieu!

CHALAIS.

Et ne suis-je pas là, madame? n'avez-vous pas compté sur moi? (*On entend le son du cor.*) Le roi rentre au château: je vais me jeter à ses pieds. Dieu me donne la force de surmonter ses craintes! Lui demander l'impunité pour monsieur de Chevreuse, c'est lui demander le renvoi du cardinal. Beaucoup l'ont tenté qui se croyaient comme moi à la veille de réussir; tous l'ont payé de leur tête. Oh! cela ne m'effraie pas: je vous ai sacrifié mon repos, mon bonheur; ma vie de plus, qu'importe? adieu, madame.

(Il fait un mouvement pour entrer dans le cabinet du roi.)

LA DUCHESSE.

Monsieur de Chalais, ne me quittez pas ainsi; ne me laissez pas avec cette affreuse pensée que je serai la cause de votre ruine. Vos paroles, vos regards, tout me tue. Que faut-il donc que je vous dise? c'est mon mari qu'on va conduire à l'échafaud; mon mari... et quand je demande sa grace, je ne fais que remplir le plus sacré des devoirs.

CHALAIS.

Oui, madame, qui oserait vous blâmer? et d'ailleurs n'est-ce pas lui dont les soins ont su vous plaire?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, oui.

CHALAIS.

N'est-ce pas lui que vous nous avez préféré?

LA DUCHESSE, *presque à elle-même.*

Vous n'étiez pas à la cour, alors.

CHALAIS.

Ah! j'avais besoin de ce mot.

LA DUCHESSE, *très vivement.*

Je n'ai rien dit qui vous autorise à penser...

CHALAIS, *de même.*

Oh! ne craignez rien! votre parole est là, là, dans mon cœur; elle n'en sortira jamais. Restez ici; adieu, madame.

(Il entre chez le roi.)

SCÈNE IV.

LA DUCHESSE, *seule.*

Mon secret m'a échappé. Malheureuse! oserai-je encore

paraître devant lui ? Ah ! son cœur est généreux, il est noble, il n'abusera pas d'un aveu arraché à ma faiblesse et qu'aucune parole à l'avenir ne viendra confirmer. Je recevrai ses soins avec plus de réserve encore, de froideur ; j'éviterai, s'il le faut, sa présence... Il en mourra, car il m'aime de toutes les forces de son ame ; et moi !... ah ! un amour comme le sien eût fait le bonheur de toute ma vie ! (*écoutant près du cabinet du roi.*) Je n'entends rien. Réussira-t-il ? S'il allait échouer ! s'il se perdait pour moi ! Serait-ce donc la première fois que Louis aurait livré à son ministre la tête de ses amis ? J'aurais dû n'exposer personne ; j'aurais dû me jeter moi-même aux genoux du roi... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... J'ai cru entendre... non... et cette fête qui va commencer !

SCÈNE V.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, BALAGNIER ; *ils entrent par le fond.*

DE FIESQUE, à *Balagnier.*

Nous arrivons beaucoup trop tôt, monsieur. Ah ! pardon, belle dame, je ne vous avais pas aperçue. Nous étions loin de nous attendre à cette bonne fortune ; mais puisque nous vous avons les premiers rencontrée, nous pouvons nous dire maintenant les plus heureux des gentilshommes qui assisteront à la soirée de la reine.

BALAGNIER.

Et pourtant toute la noblesse de France s'y trouvera, je crois. Un bal chez sa majesté est un événement, c'est presque un miracle.

LA DUCHESSE.

En effet...

DE FIESQUE.

On dit que le roi lui-même doit y venir.

LA DUCHESSE.

Je ne sais... oui... il l'a promis.

BALAGNIER.

Cela donne un air de fête à cette pauvre cour, si triste depuis que le cardinal est aux affaires.

DE FIESQUE.

Il fallait que son éminence fût malade pour qu'on s'amusât.

LA DUCHESSE, *à part.*

Rien , encore rien !

BALAGNIER.

Ma foi , j'ai craint que le ministre ne vint troubler nos plaisirs. Je viens de voir entrer un officier de ses gardes dans le cabinet du roi. Il est porteur d'un message.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah ! tout est perdu !

BALAGNIER.

Heureusement votre présence et ces apprêts nous rassurent.

(On entend sonner très fort dans l'appartement du roi.)

LA DUCHESSE.

On a sonné.

DE FIESQUE.

Vous paraissez souffrante , madame ?

BALAGNIER.

En effet , nous n'avions pas remarqué cette agitation.

LA DUCHESSE.

Oh ! ce n'est rien , messieurs ; une légère indisposition... la fatigue causée par les apprêts de cette fête... Elle a été donnée si inopinément ! La reine n'a songé qu'au plaisir du bal.

DE FIESQUE

Et elle vous en a laissé tous les embarras ?

LA DUCHESSE.

Oui... oui... c'est cela ; mais rien ne sera oublié , j'espère , et j'aurai fait de mon mieux.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS , UN HUISSIER, *sortant du cabinet du roi.*

L'HUISSIER, *une lettre à la main.*

Pour madame la connétable de Luynes, de la part du roi.

(Il remet la lettre et sort.)

LA DUCHESSE, *ouvrant précipitamment la lettre.*

La grace ! Ah ! Chalais ! je vous devrai tout.

DE FIESQUE, *bas à Balagnier.*

Que signifie?... (*haut.*) Eh quoi ! madame , vous vous éloignez souffrante comme vous l'êtes ? permettez que j'appelle quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Non , messieurs , non , c'est inutile : je me sens tout-à-

Un Duel.

fait remise maintenant ; tout-à-fait , je vous assure. Nous nous reverrons dans un instant au bal , et j'espère vous y paraître plus aimable qu'ici. Monsieur de Fiesque , vos galanteries vous coûteront cher ; je compte sur vous pour le premier menuet. Adieu , messieurs , adieu ; à tout à l'heure.

SCÈNE VII.

DE FIESQUE , BALAGNIER.

DE FIESQUE.

Que pensez-vous de ce brusque changement ?

BALAGNIER.

Eh parbleu ! ce que vous en pensez vous-même. Il se trame quelque chose contre le cardinal , et ce bal donné ici à l'improviste m'a tout l'air d'une fête en réjouissance de sa chute.

DE FIESQUE.

S'il est une fois disgracié , je gage que le pouvoir reviendra à Monsieur. Il est toujours prêt , lui.

BALAGNIER.

Ce serait fâcheux pour vous , que son éminence vient de nommer capitaine de ses gardes.

SCÈNE VIII.

DE SUZE , DE FIESQUE , BALAGNIER , SEIGNEURS.

DE SUZE.

Salut , de Fiesque. Eh bien ! que dit-on de nouveau chez le cardinal ?

DE FIESQUE.

Oh ! pas grand' chose. Mais vous , de Suze , qui êtes un raffiné , donnez-moi donc des détails sur le duel de ce matin entre le duc de Chevreuse et de Launay. Il paraît que l'affaire s'est passée à merveille , et que de Launay a reçu un furieux coup d'épée. Est-il mort ?

DE SUZE.

A peu près ; et son médecin s'est chargé de l'achever.

DE FIESQUE.

Maubreuil , son second , ne l'a-t-il pas vengé ? c'est une bonne lame.

DE SUZE.

Maubreuil avait à faire à plus fort que lui , à ce cher abbé de Gondî , qui d'un coup d'estoc l'a cloué sur place. Tout l'avantage est resté du côté de Chevreuse. Victoire complète.

BALAGNIER.

L'abbé de Gondi ! mais c'est un vrai diable que ce petit abbé. Il a à peine l'âge de recevoir les ordres , et voici son troisième duel de ce mois.

DE SUZE.

Que voulez-vous ? c'est un cadet de famille. Il a endossé la soutane malgré lui , et il se bat pour qu'on la déchire. Eh ! justement le voici.

DE BALAGNIER.

Par la messe ! il est fou. Venir au Louvre le soir , après avoir aidé le matin à tuer le neveu du cardinal !

SCÈNE IX.

DE SUZE, GONDI (*même costume que les autres seigneurs, mais tout noir, grand feutre sans plumes, un rabat.*) DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS.

GONDI. (*Il est entré en fredonnant et avec la plus grande gaiété.*)

Eh ! bonjour , de Suze ! que tu es beau aujourd'hui ! te voila épanoui comme une rose. Et ta maîtresse ? cette cruelle , cette rebelle , ne rend-elle point les armes à ce beau front , à cette moustache si bien troussée ? mais c'est à en mourir !

DE FIESQUE, à voix basse.

Prends garde , l'abbé ! l'air du Louvre ne te convient pas aujourd'hui. Attends du moins que de Launay soit rétabli ou enterré ; autrement le cardinal...

GONDI.

Laissez-moi donc , avec votre cardinal : je viens de le siffler , votre cardinal.

DE FIESQUE.

Le siffler ! par la morbleu ! il ne te manquait plus que cela.

GONDI.

Eh ! certainement ! ignorez-vous que Richelieu a la manie d'être à la fois bel esprit et homme d'état ! Il vient tout à coup de s'apercevoir qu'il est né poète. (*Eclat de rire des seigneurs.*) C'est une bonne fortune pour la France et pour nous.

AIR : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Sa tyrannie est enfin moins sévère ,

Il se corrige et veut nous égayer.

Tous ces impôts qui nous pesaient naguère

Sont désormais plus légers à payer.
 S'il faut le jour redouter sa puissance ,
 S'il faut se taire et payer en tremblant...
 Le soir au moins la liberté commence ;
 On peut alors siffler pour son argent. (bis.)

Je sors du théâtre : cette fameuse Mirame , qu'il croyait un chef-d'œuvre ! eh bien ! chute complète. J'ai sifflé son éminence avec délices , et le parterre a demandé le Cid.

SCÈNE X.

DE SUZE, GONDI, SOUBISE, *arrivant du fond*, DE FIESQUE, BALAGNIER, SEIGNEURS, puis CHALAIS, *sortant du cabinet du roi.*

SOUBISE.

Grande nouvelle, messieurs ! mais nouvelle positive , qui vous sera confirmée demain. Richelieu est disgracié.

TOUS.

Que dis-tu ?

GONDI, *riant.*

Ah ! parbleu ! ce serait charmant.

DE FIESQUE.

Voici Chalais qui sort de chez sa majesté, il peut nous apprendre... (*Tout le monde remonte. A Chalais, entraversant le théâtre*.*) Que penser de la nouvelle qui se répand, monsieur le comte ? est-il vrai que le premier ministre soit remercié ?

CHALAIS.

On le dit, messieurs ; mais je n'en suis pas mieux instruit que vous.

(Il remonte la scène, puis vient s'asseoir sur un fauteuil près du cabinet du roi.)

DE SUZE, *bas aux autres.*

Il fait le discret : la disgrâce est positive.

GONDI, *très étourdiment.*

Vive Dieu ! nous en voilà donc débarrassés. Ce maudit cardinal nous nuisait sous tous les rapports. Figurez-vous que depuis quelques jours il avait pour maîtresse la plus jolie femme de Paris.

DE SUZE.

Tu veux parler, sans doute, de la jeune Ninon de Len-

* Chalais, de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

clos? mais tu te trompes, Gondi. Elle a refusé les cent mille écus que le cardinal lui a fait offrir par Marion Delorme.

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

SOUBISE.

Et morbleu ! c'est la propre nièce du cardinal ?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE FIESQUE, *à demi-voix.*

Ce petit abbé ne respecte personne. Je gage qu'il veut parler de la reine ?

GONDI.

Vous n'y êtes pas.

DE SUZE.

Pas encore ? nous finirons par trouver cependant.

SOUBISE.

Air : *Vaudeville du Baiser au porteur.*

Je la connais, c'est une du théâtre.

BALAGNIER.

Non, mais plutôt Parabère ou Lisieux.

DE SUZE.

Ou bien encor d'Aumont qui l'idolâtre.

Nous cherchons mal ; ces souvenirs sont vieux...

SOUBISE.

Ah ! Châtillon qui le suit en tous lieux ?

DE SUZE.

Ou ParJaillan , cette beauté divine

Qui pour lui plaire a quitté Monbrizons ?

GONDI, *qui à chaque nom a compté sur ses doigts en riant.*

Heureux prélat, qui peut, sans qu'on devine,

Nous faire ainsi compter jusqu'à huit noms ! (bis.)

BALAGNIER.

Quelle est-elle enfin ?

(Chalais descend la scène et se rapproche avec curiosité *.)

DE FIESQUE.

De grace , messieurs , laissez-le. Vous lui ferez faire quelque folie : il est déjà à moitié gris.

* Chalais , de Fiesque, de Suze, Gondi, Soubise, Balagnier.

GONDI.

Eh! veux-tu bien te taire, toi, de Fiesque? ou tu ferais croire qu'il s'agit de ta femme.

(Rire général.)

DE FIESQUE.

Par la morbleu!

(De Suze le calme en riant.)

GONDI. (*Tout le monde se rapproche de lui.*)

Ah! çà, vous me promettez le secret? car je ne voudrais pas la compromettre.

DE SUZE.

Oui... certainement.

GONDI.

Eh bien! messieurs, vous connaissez tous madame de Luynes?

CHALAIS, *traversant vivement la scène, et marchant droit à Gondi.*

Madame de Luynes! en êtes-vous bien sûr, monsieur l'abbé?

(Tout le monde s'écarte*.)

GONDI.

Vous le prenez sur un ton un peu haut, monsieur le comte; cependant je veux bien vous dire qu'aujourd'hui même je l'ai vue entrer mystérieusement au Palais-Cardinal.

CHALAIS.

Et ce sont là toutes vos preuves pour l'attaquer dans son honneur? savez-vous, monsieur, quel motif la conduisait chez Richelieu?

GONDI.

Je ne suis pas si avant que monsieur le comte dans sa confidence.

CHALAIS.

Apprenez qu'elle allait demander la grace de... d'un de ses parens.

GONDI.

Oui, et de manière à n'être pas refusée, monsieur le comte.

(Rire général.)

CHALAIS.

Ah! c'en est trop! et puisqu'il n'y a personne ici qui ose prendre la défense d'une femme, qui ose venger sa répu-

* De Fiesque, de Suze, Chalais, Gondi, Soubise, Balagnier.

tation indignement calomniée, c'est moi, monsieur, moi, qui vous dirai que vous mentez.

GONDI.

Vrai Dieu! vous m'en rendrez raison.

CHALAIS, *mettant l'épée à la main.*

A l'instant!

GONDI, *saisissant celle de Soubise, qui est près de lui.*

Volontiers!

DE SUZE, *passant derrière Chalais et écartant tout le monde.*

Franc jeu! franc jeu! faites place, messieurs, franc jeu!

DE FIESQUE, *se jetant entre eux.*

Y pensez-vous, messieurs? dans l'intérieur du palais, presque sous les yeux du roi!

PLUSIEURS SEIGNEURS.

Arrêtez!

(On les sépare.)

CHALAIS.

Eh bien! demain, au Pré-aux-Clercs, à six heures.

GONDI.

Où vous voudrez, pourvu que je sente cinq minutes seulement votre épée contre la mienne.

CHALAIS.

Nous nous battons avant le lever du soleil, monsieur l'abbé, pour ne pas gâter votre teint.

DE SUZE, *bas à Gondi.*

Ceci t'apprendra à mettre dans tes médisances un peu plus de circonspection. On ne sait pas à qui l'on s'adresse.

SOUBISE, *de même.*

Te voilà corrigé?

GONDI, *de même.*

Ma foi! pour une vertu de cœur, deux à la fois, c'est trop, vous en conviendrez.

SCÈNE XI.

DE FIESQUE, CHALAIS, CHEVREUSE, DE SUZE,
GONDI, SOUBISE, BALAGNIER,

(Pendant toute cette scène, et jusqu'à la fin de l'acte, les salons se remplissent de seigneurs et de dames en costumes de cour ou masqués. Quelques-unes ont des costumes de déesses de la Mythologie.)

CHEVREUSE, *entrant par le fond.*

Ah! je vous trouve enfin, monsieur le comte!

TOUS.

Chevreuse!

GONDI.

Comment diable as-tu fait pour sortir de prison ?

CHEVREUSE.

Demande à mon libérateur, à monsieur de Chalais, qui a obtenu ma grace. Quelle agréable surprise vous me causez aujourd'hui ! en moins d'une heure je passe d'un cachot bien triste et bien noir à une fête brillante. Ce n'est pas pour un bal que je croyais en sortir : aussi, je suis à vous à la vie, à la mort ; toute ma crainte est de ne pouvoir jamais m'acquitter de ce que je vous dois.

(Balagnier sort par le fond.)

DE FIESQUE, *qui a remonté la scène.*

Voyez, messieurs ! les salles du Louvre se remplissent de monde : nous aurons des quadrilles charmans. La reine et nombre de dames ont pris le costume des déesses de la mythologie ; le coup d'œil sera enchanteur.

CHALAIS, *seul sur le devant du théâtre.*

Pouvais-je la laisser insulter ? non, il était de mon devoir de la défendre, et l'abbé de Gondi paiera cher ses calomnies.

CHEVREUSE, *qui a causé avec un groupe, revenant vivement à Chalais.*

Vive Dieu ! que viens-je d'apprendre, mon cher ami ? que vous vous battez demain avec Gondi ? ah ! je suis heureux d'être arrivé assez à temps pour vous servir de second.

CHALAIS.

Merci, monsieur de Chevreuse, merci. De Suze m'accompagnera.

CHEVREUSE.

Il vous faut deux tenans : vous ne sauriez être trop bien secondé. Gondi est le roi des raffinés ; son audace et son bonheur l'ont rendu fameux.

CHALAIS.

N'importe.

AIR : *Vaudeville de la Lune de Miel.*

Le sort demain me servira, je pense ;

Gardez, monsieur, vos généreux secours.

CHEVREUSE.

Allons, mon cher, pourriez-vous, sans offense,

Les refuser, quand je vous dois mes jours ?

A votre appui n'ai-je pas eu recours ?

D'un tel bienfait mon ame est pénétrée ;
 Oui , je le sais , je viens de contracter ,
 En l'acceptant , une dette sacrée...
 Mais laissez-moi l'espoir de l'acquitter. (bis.)

Gondi , à demain , je suis pour monsieur de Chalais.

GONDI.

A ton aise , Chevreuse. Tu sais comme je t'ai servi ce matin , tu prends le mauvais côté.

(Il parle à Soubise et à un autre seigneur.)

CHEVREUSE.

C'est ce que la journée de demain nous prouvera , l'abbé.
 Ah ! de Suze , apprenez-moi donc la cause de cette querelle.

(La musique se fait entendre dans les salons , se lie avec le chœur de la scène suivante , et ne cesse plus jusqu'à la fin de l'acte.)

SCÈNE XII.

DE FIESQUE, CHALAI, LA DUCHESSE, CHEVREUSE,
 DE SUZE, GONDI, SOUBISE.

LA DUCHESSE, *entrant par le fond.*

Eh bien ! mesdames , messieurs , le bal commence. Monsieur de Fiesque , faut-il que je vienne vous chercher ?

CHALAI, *bas à la duchesse.*

Vous ai-je tenu parole , madame ?

SCÈNE XIII.

CHALAI, DE FIESQUE, *qui a remonté près de la duchesse,*
 LA DUCHESSE, BALAGNIER, CHEVREUSE, DE
 SUZE, GONDI, SOUBISE.

BALAGNIER.

Soubise avait raison , messieurs. Le renvoi du ministre n'est plus un mystère : la reine vient de l'annoncer hautement.

UNE FOULE DE SEIGNEURS.

Vive le roi !

DE FIESQUE.

Adieu ma compagnie !

CHEVREUSE.

Vrai Dieu ! je suis dans mon jour de bonheur. Puisque

Un Duél.

nous sommes enfin délivrés de ce maudit cardinal, messieurs, permettez-moi de vous présenter madame la duchesse de Chevreuse*.

(Grand mouvement de surprise.)

GONDI.

Hein? qu'est-ce que tu dis? ta femme?

CHEVREUSE.

Depuis deux ans, l'abbé: tu n'avais pas deviné celle-là.

GONDI.

Non, en vérité: reçois nos sincères félicitations. (*à de Suze et aux autres.*) C'est bien plus drôle comme ça.

CHEVREUSE, *s'approchant de Chalais.*

A quelle heure demain?

CHALAIS.

Mais, monsieur de Chevreuse, permettez-moi de ne pas vous exposer...

CHEVREUSE.

Silence! ma femme nous écoute; elle est folle de moi, et si elle se doutait de la moindre chose...

DE SUZE, *bas à Gondi et aux autres.*

Et moi, qui allais raconter au mari le sujet de la querelle! Mais on ne peut plus parler sans faire de bévues ici.

CHOEUR.

Air de Doche.

Entendez-vous? la reine est prête,
L'Olympe entier forme sa cour;
Car pour embellir cette fête
Les dieux ont quitté leur séjour.

SCÈNE XIV.

LES PRÉCÉDENS, UN GENTILHOMME ORDINAIRE, *sortant de l'appartement du roi.*

LE GENTILHOMME.

Le roi demande son premier ministre, monsieur le comte de Chalais.

(Étonnement général, grand silence.)

DE FIESQUE, *à Balagnier.*

Nous nous étions trompés dans nos calculs: qui jamais eût

* Chalais, la duchesse, Chevreuse, de Fiesque, Balagnier, de Suze, Gondi, Soubise.

dit que le petit Chalais?... (*haut.*) Monseigneur, recevez mes sincères complimens : je suis ravi qu'on ait enfin récompensé votre mérite.

(*Tout le monde s'incline. Chevreuse et de Suze serrent la main de Chalais, les autres passent près de lui en le félicitant.*)

GONDI, *sur le devant de la scène, à part et gaîment.*

Vive Dieu ! je saurai demain si un morceau de parchemin et un titre d'excellence peuvent détourner la pointe d'une bonne épée.

CHALAIS, *à Gondi qu'il n'a pas perdu de vue et dont il s'est rapproché.*

Ma nouvelle position ne change rien entre nous ; et comme vous serez obligé de sortir de France si la fortune vous favorise, je vous enverrai ce soir un sauf-conduit.

GONDI, *en saluant.*

Son excellence peut être assurée que je ferai tout ce qui dépendra de moi pour ne pas le rendre inutile.

REPRISE DU CHOEUR.

(*Chalais s'arrête un instant à l'entrée du cabinet du roi pour jeter un coup d'œil sur Gondi et sur la duchesse. Tout le monde se dispose à sortir ; la toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente une salle de l'hôtel de Chalais ; à gauche une porte qui conduit dans un cabinet d'armes , à l'entrée duquel on voit des trophées. Dans le fond , une pendule gothique ; à sa gauche, une large fenêtre laissant apercevoir la façade du Louvre toute illuminée ; à sa droite , une porte conduisant au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUBRY, dans le fond, CHALAIS, occupé à écrire devant une table sur laquelle sont deux bougies allumées. L'horloge sonne cinq heures.

CHALAIS.

Déjà cinq heures du matin ! le jour commence à paraître. (*Il tire une boîte de son sein, embrasse à plusieurs reprises ce qu'elle contient, et l'attache sur une lettre qu'il vient de ployer.*) Aubry !

AUBRY.

Monseigneur ?

CHALAIS, désignant une lettre qu'il prend sur la table.

Cette lettre est pour ma mère. (*montrant le paquet.*) Ceci, pour une personne dont tu ne prononceras jamais le nom : madame de Chevreuse. Je dépose le tout ici. (*Il ouvre un panneau de la boiserie, à gauche du spectateur.*) J'emporte la clé. Si je ne rentrais pas ce soir, tu briserais ce panneau, et tu remettrais ce qu'il contient à son adresse ; mais aux personnes désignées, à elles seules.

AUBRY.

Oui, monseigneur.

CHALAIS.

Ah ! j'oubliais le sauf-conduit de l'abbé de Gondi. (*Il signe un papier et le met dans sa poche.*) Tu vas faire seller de suite mon meilleur cheval ; et surtout qu'on ne fasse pas de bruit, on pourrait réveiller ma mère.

AUBRY.

Tous vos ordres seront exécutés, monseigneur.

CHALAIS.

Ah ! tu laisseras aussi la grande porte ouverte , car je vais sortir.

AUBRY.

Seul , monseigneur ?

CHALAIS.

Oui.

AUBRY.

Si j'osais vous demander la permission de vous accompagner ? Monsieur le comte connaît ma discrétion , et il peut avoir besoin de quelqu'un.

CHALAIS.

Non , mon ami , je te remercie de ton zèle. Comme te voilà ému ! est-ce donc la première fois que tu me vois sortir à cette heure ? Allons donc , mon pauvre Aubry , pas d'enfantillage. Va.

(Il détache son épée et la met sur la table.)

SCÈNE II.

CHALAIS, *seul*.

Le bal continue toujours. Ils se réjouissent de la chute de Richelieu , comme ils se réjouiraient de la mienne. Elle est là , pensant à moi peut-être , car maintenant il ne m'est plus permis de douter de son amour. L'heure approche, (*Il prend dans le cabinet d'armes des pistolets et les pose sur la table.*) et j'ai promis à de Suze de le prendre chez lui. Chevreuse s'y trouvera sans doute ; je n'ai pu m'en débarrasser. Hier , j'aurais donné tout mon sang pour obtenir un aveu : d'où vient qu'il manque aujourd'hui quelque chose à mon bonheur ? Ah ! c'est qu'il existe entre elle et moi un obstacle contre lequel mes espérances viennent se briser. Elle m'aime , dit-elle , mais elle se doit à son mari. Oui , il l'a achetée corps et ame ; attrait , amour , on lui a tout vendu , et elle veut observer le marché jusqu'au bout. Dérision ! Ah ! la vie tient-elle jamais ce qu'elle promet ! On arrive rempli d'espérance ; on s'élance joyeux vers un avenir riant : mais chaque jour une illusion s'efface , un plaisir s'en va , une réalité se présente , et à vingt-cinq ans on se trouve seul , désabusé , et dévoré par une soif de bonheur qu'on n'étanchera jamais. (*On entend frapper légèrement à la porte du fond.*) Qui frappe ainsi ?

SCÈNE III.

CHALAIS, GONDI, *passant la tête à la porte.*

GONDI.

C'est moi, monseigneur.

(Il entre portant une épée à son côté et des pistolets à sa ceinture.)

CHALAIS.

Que veut dire ceci, monsieur? (*montrant la pendule.*)
Cinq heures un quart, vous voyez, et notre rendez-vous
n'est que pour six heures. Craignez-vous donc que je man-
que d'exactitude?

GONDI.

Votre réputation m'est trop connue, monsieur le comte.
Non; je sais fort bien qu'à l'heure précise je vous aurais
trouvé au rendez-vous, le pistolet ou l'épée à la main, et
prêt à me faire payer cher toutes mes extravagances, pour
peu que je vous en eusse laissé le temps.

CHALAIS.

Pourquoi cette visite alors? Nous avons encore trois
quarts-d'heure.

GONDI.

Je le sais, et c'est précisément là ce qui m'amène.

CHALAIS.

Comment?

GONDI.

Passé ce temps, je n'aurai plus une seconde à vous don-
ner.

CHALAIS.

Pourquoi donc, monsieur?

GONDI.

Parce que j'ai à six heures une affaire également impor-
tante, qu'il ne m'est pas possible de traiter dans le même
lieu, et que je n'ai pas encore trouvé le moyen d'être dans
deux endroits en même temps.

CHALAIS.

Ah! un rendez-vous encore?

GONDI.

Précisément.

CHALAIS.

Rassurez-vous. Il est probable que, dans tous les cas,
vous manquerez l'un ou l'autre.

GONDI, *en riant.*

J'ai plus de confiance que monsieur le comte, et c'est pour cela que je voudrais tout concilier.

CHALAIS, *avec impatience.*

Mais, monsieur, c'est moi qui le premier vous ai provoqué : l'autre personne attendra.

GONDI.

Je n'aurais pas hésité à le lui proposer, si je n'avais eu à faire qu'à une simple mortelle ; (un rendez-vous d'amour, vous le voyez,) mais c'est à une divinité de l'Olympe que mes vœux se sont adressés ; elle a daigné les exaucer, et une déesse, quelque petite qu'elle soit, n'est pas faite pour attendre. Celle-ci surtout, que tant de respects et d'hommages ont entourée ! c'est la blanche Phœbé, qui, au milieu d'un essaim de nymphes, brillait d'un si vif éclat dans cette soirée enivrante.

CHALAIS.

Je ne vous demande pas à la connaître.

GONDI.

Comme il vous plaira ; d'ailleurs toute la cour l'apprendra demain.

CHALAIS.

J'en serais fâché pour vos bonnes fortunes, monsieur ; mais s'il ne me plaisait pas de changer l'heure de notre combat ?

GONDI.

J'obéirais à vos ordres, monsieur le comte ; mais il y aurait vraiment de la cruauté.

AIR : *Ainsi qu'au temps de la chevalerie.*

C'est dans la nuit que règne ma déesse ;

Là seulement elle brille à nos yeux.

L'éclat du jour la fatigue et la blesse ;

Voyez ! l'aurore a paru dans les cieux.

De nos maisons elle a blanchi le faite ;

Ah ! dans l'instant où, pour fuir son retour,

Ma déité va gagner sa retraite,

N'exigez pas que je reste au grand jour. *(bis.)*

C'est un service qu'en pareil cas je serais prêt à vous rendre.

CHALAIS.

Eh bien ! monsieur, marchons.

GONDI.

Je n'attendais pas moins de votre générosité.

CHALAIS, *lui donnant un papier qu'il tire de sa poche.*

Votre sauf-conduit.

GONDI, *le lisant.*

Votre excellence voudrait-elle y mettre deux noms? Ma déesse consentira peut-être à adoucir les rigueurs de mon exil, et comme elle est mariée...

CHALAIS.

Ceci est votre affaire, monsieur. (*indiquant les pistolets et l'épée de Gondi.*) Tous ces apprêts sont-ils nécessaires?

GONDI.

Ils vous indiquent que vous avez le choix des armes.

CHALAIS.

Je vous le laisse.

GONDI.

Oh! cela m'est tout-à-fait indifférent, à moi.

CHALAIS.

Eh bien! alors, à cheval.

GONDI.

Soit.

CHALAIS.

A l'épée et au pistolet.

GONDI.

J'ai l'un et l'autre.

CHALAIS.

Jusqu'à ce que l'un des deux reste sur la place.

GONDI.

Hein?

CHALAIS.

Ce combat vous étonne, monsieur?

GONDI.

Je ne le propose jamais, mais je l'accepte toujours.

CHALAIS.

Allons.

SCENE IV.

AUBRY, CHALAIS, GONDI.

AUBRY, *bas à Chalais.*

Une dame masquée veut absolument parler à monsieur le comte.

CHALAIS.

Une dame!

GONDI.

Eh bien! monsieur le comte?

CHALAIS.

Un moment, monsieur.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS , LA DUCHESSE.

(Elle est masquée et couverte d'un grand manteau en satin noir, ayant la forme d'un domino; en voyant Gondi, elle fait un mouvement pour sortir.)

GONDI, *cachant ses armes sous son manteau.*

Ah ! madame, c'est à moi de m'éloigner. (*à Chalais, en souriant et à demi-voix.*) Vous êtes plus heureux que moi, monsieur le comte : je dois m'immoler, c'est trop juste.

AIR : *Vaudeville de l'Anonyme.*

Bien plus qu'à moi l'amour vous est propice ;
Et pour ne pas troubler un tel moment ,
De mon bonheur je fais le sacrifice ;
Ne craignez plus que j'insiste à présent.
Nous maintiendrons, car il faut que je cède ,
Le rendez-vous qui causait mes regrets.
Pour vous , soyez , puisque le ciel vous aide ,
Heureux avant... je saurai l'être après. (*bis.*)

SCÈNE VI.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *jetant son masque.*

C'est moi.

CHALAIS.

Vous, madame ! Ah ! si c'est un rêve, ne me réveillez pas, laissez-moi mon bonheur.

LA DUCHESSE.

Insensé, qui parlez de bonheur, et qui ne voyez pas la mort devant vous !... Fuyez ! Richelieu a repris son empire.

CHALAIS.

Richelieu ! c'est impossible : j'ai revu Sa Majesté pendant le bal, et son accueil...

LA DUCHESSE.

Et ne connaissez-vous pas Louis treize ? Est-ce à moi de vous rappeler sa faiblesse, son ingratitude ? Roi sans ame, qui n'a jamais su refuser une tête.

CHALAIS.

Oh ! ce serait un lâche abandon !

Un Duel.

LA DUCHESSE.

Croyez-moi : il coûte moins à son froid égoïsme que le sacrifice d'une heure de repos. En apprenant sa disgrâce, le cardinal s'est fait transporter au Louvre. Il attendait le roi dans son cabinet. Le roi l'a vu, il a cédé, il a eu peur.

CHALAIS.

C'est bien cela !

LA DUCHESSE.

Cet événement est encore un mystère ; nul ne le soupçonne à la cour : la reine seule en a été instruite sur-le-champ. Elle m'a prise à part, elle m'a tout raconté ; et moi j'ai couru dans le bal, je vous ai cherché, j'ai cherché votre ami, monsieur de Suze, pour vous faire avertir : personne ; vous aviez disparu l'un et l'autre. Alors, ne sachant à qui me confier, craignant de m'adresser à un ennemi, j'ai pris à la hâte dans le cabinet de la reine ce manteau, ce masque, et j'ai tout quitté pour vous sauver.

CHALAIS.

Oh ! vous êtes un ange ! Mais qu'ai-je à redouter ? Mon ministère de deux heures n'a fait de mal à personne et il a été utile à quelqu'un.

LA DUCHESSE.

Mais le ministre vous accuse de trahison envers l'Etat, d'un complot tramé avec la reine pour placer le duc d'Orléans sur le trône.

CHALAIS.

Ah ! c'est une infâme calomnie ! il faudra en fournir les preuves.

LA DUCHESSE.

Les preuves ? tout en servira. Vous ne m'avez donc pas comprise ? Richelieu vous accuse, vous dis-je. Les preuves ! mais il veut votre tête, et il l'aura, si vous ne la sauvez.

CHALAIS.

Eh bien ! qu'il l'envoie chercher.

LA DUCHESSE.

Oh ! ce n'est pas votre pensée, n'est-ce pas ? ce n'est pas votre résolution ? Vous dites cela pour me tourmenter seulement ; car c'est moi qui vous ai précipité dans l'abîme ; et ce remords éternel, vous ne voudriez pas me le laisser, n'est-ce pas ? non : ce serait trop affreux. Je ne vous ai jamais voulu de mal ; oh ! vous ne pensiez pas ce que vous avez dit.

CHALAIS.

Marie !

LA DUCHESSE.

Non, vous ne le pensiez pas. Un carrosse vous attend en bas, et la reine a envoyé des courriers en avant pour protéger votre fuite.

CHALAIS, *regardant la pendule.*

Eh bien ! que la voiture parte et m'attende à la porte de Nesle ; dans une heure j'irai la rejoindre.

LA DUCHESSE.

Dans une heure ! et pourquoi ce retard ? dans une heure, il ne sera plus temps. Le jour vient ; au lever du soleil vous serez arrêté. Partez à l'instant, ou vous êtes perdu.

CHEVREUSE, *dans la coulisse.*

Chalais ! eh ! Chalais ! (*La duchesse s'arrête comme anéantie.*)
Où diable est-il donc ?

LA DUCHESSE.

Mon mari !

CHALAIS.

Chevreuse !... Où vous cacher ? là, dans ce cabinet... Venez, ne craignez rien.

(Il prend le bras de la duchesse, qui est restée immobile, saisie d'un tremblement convulsif, et la pousse dans le cabinet d'armes.)

SCENE VII.

CHALAIS, CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Je gage qu'il repose... Ah ! j'avais tort.

CHALAIS.

Monsieur le duc, il me semble que ce n'était pas ici...

CHEVREUSE.

Que nous devons nous retrouver ? c'est vrai ; pardonnez à mon impatience ; j'ai voulu vous prouver que je ne serais pas en retard. Me voici à vos ordres : j'estime ce jour le plus heureux de ma vie, puisque je vais employer mon épée à votre service.

CHALAIS.

Plus bas, plus bas, de grace ! (*Chevreuse le regarde d'un air étonné.*) Les appartemens de ma mère sont près d'ici ; elle pourrait nous entendre.

CHEVREUSE, *baissant la voix.*

Vous avez raison ; cette pauvre comtesse, il ne faut pas l'inquiéter : vous ne sauriez prendre trop de précautions.

*La duchesse, Chalais.

C'est comme moi , avec ma femme ; si vous saviez combien il m'a fallu de peine pour lui cacher tout ceci. Heureusement je me suis esquivé du bal de bonne heure et sans qu'elle s'en aperçût : d'ailleurs , elle doit passer la nuit entière chez la reine ; il est impossible qu'elle conçoive un soupçon. L'admirable soirée ! vous en étiez le héros , monsieur le comte ; votre nom était dans toutes les bouches ; tous voulaient vous voir , vous féliciter : votre règne commence par une fête.

CHALAIS. . .

Il peut finir bientôt.

CHEVREUSE.

A Dieu ne plaise ! il sera long , car vous êtes aimé , et votre puissance ne fera pas de jaloux.

CHALAIS , *dont l'impatience et l'embarras augmentent à chaque instant.*

Pardon , monsieur le duc , mais j'ai encore quelques ordres à donner.

CHEVREUSE.

Ne vous gênez pas , je vous en prie ; faites comme si je n'étais pas là. (*Chalais, voyant qu'il ne s'en va pas, se met à sa table et fait semblant d'écrire; Chevreuse s'assoit. Moment de silence.*) * A propos , quelle arme choisissez-vous ?

CHALAIS.

Si cela vous convient , nous nous battons à cheval , à l'épée et au pistolet.

CHEVREUSE , *se levant.*

Très volontiers ; c'est plus gai , plus animé : cela ressemble à une charge de cavalerie. (*Il va examiner sur la table les armes de Chalais.*) Dieu me damne ! mais c'est une épée de bal que vous avez là. Un bon coup , appliqué d'une main ferme , la ferait voler en éclats : elle est prête à rompre sous ma main : voyez ! vous en possédez vingt meilleures dans votre cabinet d'armes.

(Il se dirige vers le cabinet.)

CHALAIS , *vivement.*

Celle-ci me convient mieux ; elle est plus légère. Partons , je vous prie , j'ai fini maintenant.

CHEVREUSE.

Parbleu ! je ne souffrirai pas que vous vous exposiez avec une pareille arme. Il est de mon devoir...

(Il fait un pas vers le cabinet.)

* Chevreuse, Chalais.

CHALAIS, *le retenant.*

Arrêtez, monsieur le duc ! l'heure s'écoule , il faut partir.

CHEVREUSE, *apercevant le masque qui est resté à terre.*

Ah ! c'est différent. Diable ! je n'avais pas vu... (*en sou-*
riant.) Oui, oui, votre épée est excellente. D'ailleurs, de
Suze nous en prêtera une : je monterai chez lui, (*Il ram-*
masse le masque avec sa canne.) et je la choisirai. (*Il essaie le*
masque.) Vous deviez être gêné là-dessous ; il est un peu
petit. (*l'examinant.*) Je crois vous avoir vu danser au qua-
drille de la reine. (*élevant la voix et regardant du côté du ca-*
binet.) N'aviez-vous pas une robe pensée, avec des faveurs
orange ? (*Chalais lui fait signe de la main.*) Oui... parlons
bas, votre mère pourrait nous entendre.

CHALAIS.

Oh ! venez, monsieur, venez !

CHEVREUSE.

En vérité, je suis d'une indiscretion, d'une maladresse !
entrer à cinq heures du matin sans me faire annoncer ; com-
bien vous devez m'en vouloir ! Je vais vous attendre sur
la place de Henri-Quatre ; Gondi sera exact sans doute : je
prendrai de Suze, notre témoin, en passant. (*revenant de la*
porte.) Ah ! un mot encore ; est-ce la première fois qu'elle
vient ici ?

CHALAIS.

Oh ! sur Dieu et l'honneur, oui.

CHEVREUSE.

Voyez, je suis inexcusable ; pardon, mille pardons, je
me retire : restez, restez, monsieur le comte.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS.

CHALAIS.

J'ai cru que nous mourrions ici tous trois. (*Il va fermer*
le verrou à la porte du fond et court à celle du cabinet.) Ve-
nez, Marie, venez. Eh bien ! ne m'entendez-vous pas ? Ma-
rie ! (*Il la conduit près d'un fauteuil et la fait asseoir.*) Remet-
tez-vous, vous n'avez plus rien à craindre.

LA DUCHESSE.

Non, plus rien, n'est-ce pas ? Encore un coup pareil et
je tomberais morte ; mais je suis sauvée, maintenant ? sau-
vée... ah ! mon Dieu !

(Elle pleure.)

* Chalais, Chevreuse.

CHALAIS.

Calmez-vous , au nom du ciel !

LA DUCHESSE.

Oui , il faut que je parte à l'instant.

CHALAIS.

Eh ! le pouvez-vous , accablée comme vous l'êtes ? Attendez quelques minutes encore.

LA DUCHESSE.

Attendre ? et s'il revenait ?... je ne me cacherais plus , savez-vous . Je ne le livrerais pas une seconde fois au ridicule et au mépris : j'aimerais mieux qu'il me tuât . Lui ! cet homme si noble , si plein d'honneur , il plaisantait de sa propre infamie : il s'est retiré en riant devant cette femme qu'il savait ici ; et cette femme , c'est la sienne ; elle entendait tout , et elle n'est pas morte de honte et de désespoir !

CHALAIS.

Marie !

LA DUCHESSE.

J'ai tout entendu , vous dis-je , le motif de sa visite et celui qui l'a fait sortir .

CHALAIS.

Eh bien ! maudissez-moi , car je vous ai flétrie à vos propres yeux , et pourtant vous étiez pure et n'avez pas cessé de l'être ; mais mon amour est fatal , il porte avec lui la douleur et le remords . Oh ! je suis malheureux , moi , qui aurais donné ma vie pour vous éviter un chagrin et qui vous lègue le désespoir ; moi , pour qui vous avez tout bravé , et qui ne peux même pas vous laisser la consolation de m'avoir sauvé .

LA DUCHESSE.

Et pourquoi me refuser jusqu'à celle-là ?

CHALAIS.

Sera-t-elle en mon pouvoir dans une heure ?

LA DUCHESSE , *se levant*.

Ah ! oui , ce duel , c'est cela , il faut vous y trouver , et si vous échappez à votre adversaire , vous n'échapperez pas au bourreau ; mais que vous importe ? vous ne laissez aucun regret après vous .

CHALAIS.

Marie ! assez , je vous en supplie... j'ai besoin de tout mon courage .

LA DUCHESSE.

Et ne m'en faut-il pas à moi ?

CHALAIS, *regardant la pendule.*

Ah ! l'heure est déjà passée.

LA DUCHESSE, *l'arrêtant.*

Encore un instant, mon Dieu ! un instant, rien de plus.

CHALAIS.

Non, non... je ne le puis... ne me retenez pas.

LA DUCHESSE.

Vous voulez donc mourir ?

CHALAIS.

Le ciel décidera de mon sort.

(Il s'élançait vers la porte.)

LA DUCHESSE, *le retenant.*

Chalais ! au nom de votre amour, du mien... du mien, monsieur !...

CHALAIS.

Et suis-je digne de cet amour, si je reste ?

LA DUCHESSE.

L'heure est passée, vous l'avez dit, elle est passée.

CHALAIS.

Chaque seconde qui s'écoule emporte avec elle mon honneur. Venez, sortons.

LA DUCHESSE.

Sortir !... non, je reste ici. (*saisissant le fauteuil.*) ici, entendez-vous ? N'espérez pas m'emmener : je veux me perdre aussi, moi ; et quand les émissaires de Richelieu viendront vous chercher, eh bien ! ils rapporteront au cardinal qu'ils ont trouvé madame la duchesse de Chevreuse chez monsieur de Chalais. Allez, allez, monsieur, je ne vous retiens plus.

(Elle s'assoit.)

CHALAIS.

Ah ! vous me faites trembler ! Ecoutez-moi, Marie ; vous le savez, nous autres hommes, nous avons des devoirs auxquels nous ne pouvons manquer sans encourir l'infamie. Un rendez-vous d'honneur est sacré... j'ai insulté mon adversaire, je lui dois une réparation, dussé-je pour la lui avoir donnée porter ma tête sur l'échafaud.

LA DUCHESSE, *se levant.*

Mais ce n'est pas votre adversaire que vous fuirez, c'est l'anathème de Richelieu. Eh ! mon Dieu ! dans la vie ordinaire, je ne vous engagerais pas à éviter un combat que l'honneur commande, j'en gémissais sans me plaindre ; mais ici c'est l'échafaud, l'échafaud, entendez-vous ? Voyons,

comment faut-il que je vous parle? dites-moi les paroles qui pourront le plus toucher votre cœur, les sentimens qui lui sont les plus chers. Mon amour? non, il ne peut rien, pas cela... Votre mère?... Ah! oui, votre mère, que vous aimez tant, qui verra son nom flétri, qui mourra de douleur? non, ni cela non plus!... Je ne sais plus que vous dire, moi, quelle prière employer; mon ame est usée, je n'ai plus que la force de pleurer et d'embrasser vos genoux.

CHALAIS.

Laissez-moi, au nom du ciel!

LA DUCHESSE.

Ne l'espérez pas, monsieur.

CHALAIS.

Ah! vous ne voudriez pas me déshonorer?

LA DUCHESSE, *se relevant.*

Et si je me déshonore avec toi?

CHALAIS.

Marie!

LA DUCHESSE.

Si je partage ta honte?... si je pars aussi?

CHALAIS.

Tais-toi, tais-toi!...

LA DUCHESSE.

Partons, oui, partons à l'instant, c'est cela. Dans quelques heures, nous serons loin de France, loin de Richelieu, loin d'eux tous. Il n'y aura plus que nous deux au monde. Comprends-tu notre félicité? Oh! ce sera une vie toute d'amour et de bonheur, le ciel sur la terre... partons.

CHALAIS.

Malheureux! je suis perdu, si je t'écoute.

LA DUCHESSE.

Tu ne peux plus me refuser... oh! tu ne le peux plus, vois-tu?... Qu'est ton sacrifice près du mien? moi je n'ai pas d'excuse, j'abandonne un mari qui m'aime, je trahis tous mes devoirs... (*Chalais la presse sur son cœur.*) Oh! oui, entoure-moi de tes bras, cache-moi à tous les regards, car je suis infâme.

CHALAIS.

Ne parle pas ainsi, toi qui me sacrifies tout, qui m'appartiens désormais.

LA DUCHESSE.

Oui, à toi, à toi!

CHALAIS.

Que m'importe le monde maintenant? elle est à moi pour la vie.

(Il la presse sur sa poitrine et la couvre de baisers. Bruit de pas dans la coulisse. Coups répétés à la porte.)

LA DUCHESSE, *avec un grand mouvement d'effroi.*

Ah! ce sont les soldats de Richelieu qui viennent te chercher!

CHALAIS.

Ils ne m'auront pas vivant.

DE SUZE, *en dehors.*

Chalais! Chalais! ouvre donc!

CHALAIS.

C'est la voix de De Suze.

DE SUZE, *secouant plus fortement la porte.*

Ouvre donc! morbleu! (*La porte cède, il entre. La duchesse se cache le visage dans ses mains.*) Es-tu fou? Chevreuse vient de partir pour se battre à ta place.

CHALAIS.

Malédiction! (*Il saute sur ses armes.*) Et je le déshonorais!

(Il entraîne De Suze; la duchesse tombe évanouie dans un fauteuil.)

FIN DU DEUXIÈME ACTÉ.

ACTE III.

Un salon chez le duc de Chevreuse. A droite, au premier plan , une porte ; au second , une horloge. Une autre porte à gauche, conduisant dans les appartemens de la duchesse ; une troisième au fond , à côté d'une grande croisée, donnant dans la cour de l'hôtel. A gauche , sur le premier plan , une table entre deux grands fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOUBISE, *debout derrière la table*, CHEVREUSE, *assis dans un fauteuil, deux DOMESTIQUES derrière lui*, LA DUCHESSE, *assise dans le fond, de l'autre côté du théâtre.*

CHEVREUSE, *le bras en écharpe, s'adressant à Soubise.*

Le pied m'a glissé, monsieur ; et tout l'avantage est resté à Gondi : (*à demi-voix.*) mais dites-lui que nous nous reverrons.

SOUBISE, *après avoir déposé deux pistolets sur la table.*

Je cours bien vite lui apprendre qu'heureusement votre blessure n'a rien de dangereux.

CHEVREUSE, *aux domestiques.*

Merci, mes amis, merci ; je n'ai plus besoin de vous ; laissez-moi.

SCÈNE II.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE.

CHEVREUSE, *à la duchesse qui est restée immobile, la tête appuyée dans ses mains.*

Marie ! pardonnez-moi de vous avoir caché tout ceci. Ah ! vous n'en auriez jamais rien su sans cette maudite blessure. Allons, vous m'en voulez toujours ? Je vois bien qu'il faut que j'aie demandé grâce.

LA DUCHESSE, *se levant et venant à lui.*

Ah ! monsieur !

CHEVREUSE.

Enfant ! mais ce n'est qu'une égratignure, rien de plus. Je ne sais, en vérité, comment je me suis trouvé mal pour si peu de chose : ma blessure est à peine sensible. Voyez, elle

ne m'empêche pas de vous presser dans mes bras. Vous vous éloignez? Ah! cela n'est pas bien, quand je confesse mes torts. S'il y a eu du danger, j'y ai échappé; et je n'ai pas comme hier de condamnation à craindre.

LA DUCHESSÉ.

Oui; du moins votre grace a été signée du roi. Il ne serait plus temps de la demander aujourd'hui.

CHEVREUSE.

Comment?

LA DUCHESSÉ.

Richelieu a repris le ministère.

CHEVREUSE.

Qui vous l'a dit?

LA DUCHESSÉ.

La reine.

CHEVREUSE.

Toutes nos espérances déçues encore une fois!... Mais ce pauvre Chalais est perdu! il n'a que le temps de fuir, de se dérober aux poursuites de Richelieu. (*Il se lève.*) Il faut envoyer à son hôtel, partout; s'il va au Louvre, il est mort.

VOIX dans la cour.

Ah!... arrêtez! ah!

CHEVREUSE, *allant à la croisée.*

Quel est ce bruit?... Un cheval vient de s'abattre dans la cour de l'hôtel, il est couvert d'écume; mais je ne vois pas son cavalier.

SCÈNE III.

CHEVREUSE, CHALAIS, *couvert de poussière, dans le plus grand désordre, se précipitant dans l'appartement*; LA DUCHESSÉ.

CHALAIS.

C'était trop tard! (*à Chevreuse.*) Cruel que vous êtes, si vous m'aviez attendu!

CHEVREUSE, *lui tendant la main.*

C'était pour faire prendre patience à ces messieurs. (*à Chalais qui regarde son bras.*) Oh! moins que rien.

CHALAIS.

Gondi a payé cher votre blessure.

CHEVREUSE.

Est-ce que vous l'avez tué?

CHALAIS.

Non; mais il gardera le lit quelques mois.

CHEVREUSE.

Ah ! ce pauvre abbé ! j'en suis fâché, car je l'aime beaucoup ; mais pensons à vous d'abord. Que je suis heureux de vous revoir, mon ami ! Je tremblais que vous ne fussiez retourné à votre hôtel : vous ignorez sans doute ce qui se passe.

CHALAIS.

Non ; je viens de l'apprendre à l'instant.

CHEVREUSE.

Eh bien ! vous n'êtes plus en sûreté en France : vous allez partir. Nous vous sauverons, je l'espère ; attendez-moi quelques minutes.

CHALAIS

Y songez-vous, monsieur le duc ? votre blessure...

CHEVREUSE.

Allons donc ! est-ce que j'y pense à présent ? Je vous laisse avec la duchesse *.

LA DUCHESSE.

Monsieur, permettez-moi de me retirer : je suis souffrante.

CHEVREUSE.

Quelques instans seulement. Pour moi, quelques instans, je vous en prie.

SCÈNE IV.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, *à part, après un grand silence.*

Ah ! quel supplice, grand Dieu !

CHALAIS, *sans regarder la duchesse et avec la plus grande réserve.*

Combien j'ai tremblé pour vous, madame ! Vous avez pu sortir sans qu'on vous aperçût ?

LA DUCHESSE, *de même.*

Oui... oui, monsieur.

CHALAIS, *après un nouveau silence.*

J'ai bien souffert depuis deux heures.

LA DUCHESSE, *presque à elle-même.*

Et moi, mon Dieu ! et moi !

CHALAIS.

Si la blessure de monsieur de Chevreuse eût été plus grave, vous ne m'auriez pas revu.

* Chalais, Chevreuse, la Duchesse.

LA DUCHESSE.

Ah! je le crois , monsieur.

CHALAIS.

Pardonnez-moi d'être venu jusqu'ici m'informer de la vérité. Maintenant qu'il n'y a pas de danger pour lui , que tout est enseveli dans la nuit , que je n'ai plus à craindre pour personne , je m'éloigne sans plaintes , sans hésitation , n'emportant avec moi que le souvenir de ce moment.

SCENE V.

CHALAIS , UN DOMESTIQUE , LA DUCHESSE.

LE DOMESTIQUE.

Un homme , qui ne veut pas dire son nom , demande avec instances à parler à madame la duchesse.

LA DUCHESSE , *vivement*.

Faites entrer.

CHALAIS.

Je me retire. Adieu , madame.

SCENE VI.

CHALAIS , AUBRY , LA DUCHESSE.

CHALAIS.

Aubry , c'est toi !

AUBRY.

Vous ici , monsieur le comte ! Vous pouvez encore vous sauver , du moins. Vous saviez donc tout ?

CHALAIS.

Oui : mais c'est à moi. qu'il faut remettre le dépôt que je t'ai confié. Pardon , madame , c'est une lettre qui maintenant est inutile. Donne.

AUBRY.

Mais elle n'est plus entre mes mains , monsieur le comte.

CHALAIS.

Que dis-tu ?

AUBRY.

Et c'est de cela que je vous croyais instruit. Il y a une heure , une compagnie d'archers a envahi votre hôtel. On vous a cherché partout. Tous vos papiers ont été saisis , tous : ils sont entre les mains du cardinal. Je n'ai pu en soustraire aucun.

CHALAIS.

C'en est fait : et je n'aurai pu échapper à ma destinée.
Laisse-moi.

AUBRY.

Mais, monsieur le comte...

CHALAIS.

Laisse-moi, te dis-je, sors.

SCÈNE VII.

CHALAIS, LA DUCHESSE.

(L'horloge marque deux heures.)

LA DUCHESSE.

Monsieur, quelle est donc cette lettre dont vous parliez ?

CHALAIS, *avec désespoir.*

Cette lettre ? Je l'écrivais ce matin, avant de partir pour
ce duel : elle vous était adressée.

LA DUCHESSE.

A moi ! et que renferme-t-elle, mon Dieu ?

CHALAIS.

Mon amour, le vôtre ; des aveux qui vous perdent.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous ?

CHALAIS.

Tout cela est entre les mains du cardinal, et sera bientôt
entre celles de ton mari.

LA DUCHESSE.

Il me tuera. Oh ! j'ai peur, j'ai peur.

CHALAIS.

Silence ! ou tu es perdue. Ecoute, un seul parti te reste :
fuir.

LA DUCHESSE.

Oui, comment ?

CHALAIS.

Tous deux.

LA DUCHESSE.

Jamais, monsieur.

CHALAIS.

Attends-toi donc à mourir ici ; mais avec lui, avec moi.

LA DUCHESSE.

Vous me faites frémir.

CHALAIS.

Penses-tu que je consente à sauver mes jours quand les

tiens sont menacés? Tu préfères la mort : eh bien! elle nous frappera tous trois.

LA DUCHESSE.

Ah! vous m'avez perdue*.

CHALAIS.

Allons! pas de cris, pas de plaintes maintenant. Ecoute : je vais sortir d'ici. Je t'attendrai à la porte Saint-Paul. Une heure te suffit pour m'y rejoindre : tu trouveras un prétexte. Ce n'est plus mon amour qui te parle, ce n'est plus pour lui que je te presse de fuir. Non; ton oncle est gouverneur de Champagne : eh bien! je te remettrai dans ses bras : il te protégera; et moi, moi, je respecterai ta douleur, je te dirai adieu pour toujours.

LA DUCHESSE.

Oui : j'irai implorer son appui, mais seule.

CHALAIS.

L'oseras-tu? en sera-t-il temps? Non, c'est moi qui dois t'y conduire.

LA DUCHESSE.

Vous! eh! ne suis-je pas assez coupable?

(On entend les pas de Chevreuse dans la coulisse.)

CHALAIS.

Un mot de plus, c'est fait de nous tous.

SCÈNE VIII.

LA DUCHESSE, CHALAIS, CHEVREUSE, puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Venez, mon ami; tout est prêt. (*indiquant la porte à droite.*) Ce cabinet conduit par un escalier dérobé dans le jardin de l'hôtel. Il touche presque à la porte Saint-Anoine. Un cheval vous attend; dans quelques minutes vous serez hors de Paris.

CHALAIS.

Permettez-moi de vous rendre grace, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Le cardinal croit sans doute vous surprendre au Louvre ou à votre hôtel : pendant que ses espions vous chercheront ici, vous aurez passé la frontière.

UN DOMESTIQUE, *de la porte du fond.*

La reine fait demander madame la duchesse.

* La Duchesse, Chalais.

CHEVREUSE.

C'est bien. (*Le domestique sort.*) Elle est inquiète peut-être de ce qui se passe ; elle craint que vous soyez arrêté. Partez , les instans sont précieux.

(Il va ouvrir la porte du cabinet.)

CHALAIS, *bas à la duchesse.*

Saisissez ce prétexte : rejoignez-moi à la porte Saint-Paul, ou dans une heure je viens vous chercher.

CHEVREUSE.

Allons , mon ami !

CHALAIS, *en saluant la duchesse.*

Adieu , madame. (*bas.*) Dans une heure , ou je me livre.

CHEVREUSE.

Venez.

(Il conduit Chalais dans le cabinet.)

SCÈNE IX.

LA DUCHESSE, *seule.*

Seule enfin ! et je puis pleurer en liberté. Si heureuse hier, aujourd'hui avilie ! Comment oser lever les yeux sur cet homme à qui je dois tout, que j'ai trompé, et qui bientôt peut-être me demandera compte de son honneur qu'il m'avait confié ? Il me semble à tout moment que cette parole va sortir de sa bouche : Infâme !... infâme ! ce nom me poursuit ; il est là, qui résonne à mon oreille ; je l'entends toujours. Qu'il sera terrible , prononcé par lui ! La vengeance le suivra de près. Alors il faudra du sang... A vous mon ame , ô mon Dieu ! dès qu'il aura tout appris. Je tremble à chaque instant que la vérité se découvre : ah ! c'est une horrible torture.

SCÈNE X.

LA DUCHESSE , CHEVREUSE.

CHEVREUSE.

Parti ! je l'ai vu s'éloigner. Dans peu d'heures il sera loin de nous, et sur sa route il trouvera sans peine un asile chez ses nombreux amis. (*Il s'assoit dans le fauteuil qui est au fond, à droite.*) Lorsqu'il apprendra sa fuite, le cardinal va achever de se damner. Oh ! ce ne sera pas la peine de dresser un échafaud, monsieur de Richelieu : votre prisonnier vous échappe. (*regardant la pendule.*) Au train dont il allait, il doit être maintenant sorti de Paris et en rase

campagne. Ma foi ! l'attrape qui pourra ; son cheval est bon. Ils peuvent bien mettre deux régimens à ses trousses, je les défie de l'atteindre. (*se levant.*) Ce serait mon plus mortel ennemi que maintenant... adieu la vengeance!... Qu'avez-vous ? comme vous êtes pâle !

LA DUCHESSE.

Moi , monsieur ! la fatigue du bal , les émotions de cette journée...

CHEVREUSE.

Oui ; c'est vrai : pardonnez-moi. Mais votre malaise paraît augmenter : je crains que vous n'ayez pas la force d'aller chez la reine.

LA DUCHESSE.

Chez la reine !... oui, elle m'a fait demander.

CHEVREUSE.

Je suis sûr qu'elle brûle de vous voir , de vous interroger. Sa cause était unie à celle de Chalais, et l'inquiétude qu'elle éprouve est bien naturelle. Je voudrais de grand cœur que votre présence la fit cesser.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah ! c'est trop souffrir ! (*haut.*) Permettez, monsieur, que dans ce moment...

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE, UN DOMESTIQUE *au fond*, CHEVREUSE.

LE DOMESTIQUE.

Le capitaine des gardes de son éminence le cardinal.

LA DUCHESSE, *à part.*

Ah ! c'est la mort !

CHEVREUSE.

Il était temps. Remettez-vous, il n'y a plus de danger. Faites entrer. (*Le domestique sort.*)

LA DUCHESSE, *à part.*

Perdue ! perdue !

(Elle sonne ; un domestique paraît à la porte de gauche.)

CHEVREUSE.

Qu'y a-t-il donc ?

LA DUCHESSE, *avec trouble.*

Ne m'avez-vous pas dit que la reine m'attendait, que je devais me rendre auprès d'elle ? et je m'y rends, monsieur, j'y vais.

CHEVREUSE, *la considérant.*

En effet, je vous en ai priée.

Un Duel.

LA DUCHESSE.

Aussi, vous le voyez, je m'empresse... (*au domestique.*)
Mon carrosse est-il prêt?

LE DOMESTIQUE.

Il attend les ordres de madame.

LA DUCHESSE.

Je descends.

CHEVREUSE, *fixant ses regards sur elle.*

Vous paraissiez si peu disposée à sortir...

LA DUCHESSE, *timidement.*

Je resterai si vous l'ordonnez.

CHEVREUSE, *après un temps.*

Non, non; allez.

(Elle sort par le côté; Chevreuse la suit long-temps des yeux.)

SCÈNE XIII.

CHEVREUSE, DE FIESQUE.

DE FIESQUE.

Son éminence m'envoie vers vous, monsieur le duc, pour vous rassurer sur les événemens d'hier. Votre grace a été signée de sa majesté, elle est confirmée.

CHEVREUSE.

Voilà une visite qui doit me surprendre, et monsieur de Richelieu ne m'a pas accoutumé à toutes ces politesses.

DE FIESQUE.

Je suis chargé de vous assurer de sa part le plus complet oubli du passé, et il ose compter un peu de son côté sur la générosité de monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Mais, vrai Dieu! monsieur, ce sont des avances qu'il me fait. Son éminence n'en risquerait pas plus pour une jolie femme.

DE FIESQUE.

Elles vous prouvent, monsieur le duc, quelle haute estime monseigneur attache à votre amitié. Il sait que vous étiez tout dévoué à monsieur de Chalais, mais il vous connaît trop bien pour vous soupçonner d'avoir pris part à ses perfides projets.

CHEVREUSE.

Oh! il ne me semble pas si criminel à moi. Parlons nettement, monsieur; le cardinal me flatte; il m'offre une réconciliation: il n'a pu découvrir la retraite de monsieur de Chalais, et il espère que je la lui vendrai. Eh bien! monsieur, dites-lui de ma part que cette retraite je ne la con-

mais pas, et que, s'il la croit ici, je vous ai autorisé à chercher partout.

DE FIESQUE.

Votre parole suffit, monsieur le duc. Il ne me reste plus qu'à vous remettre ce paquet trouvé chez monsieur de Chalais. Son éminence dit que ces papiers n'intéressant pas l'Etat, c'est à vous, ou à madame la duchesse qu'ils doivent être rendus.

CHEVREUSE.

Et pourquoi, monsieur? il ne pouvait exister chez monsieur de Chalais aucun écrit qui nous concernât.

DE FIESQUE.

Son éminence seule a ouvert ce paquet. Je ne fais que répéter ses paroles. Veuillez lire, monsieur le duc; je vais attendre. (*Il sort.*)

CHEVREUSE, ouvrant la lettre.

Moi! je ne sais en vérité ce que signifie ce mystère. (*Il lit.*) « Vendredi, quatre heures du matin. Enfin vous m'aimez, je le sais. Il est sorti de votre bouche cet aveu que j'attendais depuis si long-temps, que je n'osais espérer. Ah! qu'il envie mon bonheur celui qui ne possède que votre main : moi, je suis aimé. (*une pause.*) Vous reverrai-je? Oh! oui; je suis trop heureux maintenant pour mourir. » (*s'interrompant.*) Eh bien! cette lettre... quel intérêt peut-elle exciter en moi? J'ignore tout-à-fait... (*poursuivant.*) « Voici votre portrait; il ornait votre bracelet tout à l'heure : vous l'en avez détaché pour moi. (*une pause.*) Faut-il sitôt m'en séparer? Non, il ne vous sera pas rendu; je le retrouverai là, et je pourrai encore le couvrir de baisers, comme je le fais en ce moment. A demain donc; à demain, j'en ai l'espoir. » Et puis... le portrait... (*Il ouvre la boîte.*) Le sien!... Ah! ah! (*Il tombe anéanti dans un fauteuil.*) Le sien!... elle!... c'était elle!... cette nuit!... Oh! comment la tuer? Allons! cette lettre, ce portrait... ici. (*Il les met dans sa poche.*) Des plaintes, des pleurs? Non; du sang, du sang! (*Il se lève et se promène avec agitation.*) Elle était là! elle m'entendait! Oh! cela passe toute croyance. Honte! opprobre sur moi qui leur servais de risée et qui ne les ai pas poignardés! (*apercevant de Fiesque, qui est rentré dans le fond.*) Qu'attendez-vous donc, monsieur?

DE FIESQUE.

Une réponse, monsieur le duc.

CHEVREUSE.

Et laquelle? Il n'est pas ici, vous dis-je; il n'y est pas. (*à lui-même.*) N'avoir qu'elle seule entre mes mains! elle seule!

(après un instant de réflexion.) Elle vient de partir !... quel soupçon !... son empressement... Oh ! avec lui, c'était avec lui !... Il l'attendait ! (*Il court à la croisée qui donne dans la cour, la duchesse paraît au fond au même instant.*) La voilà !

SCÈNE XIII.

CHEVREUSE, LA DUCHESSE, DE FIESQUE.

LA DUCHESSE, *s'adressant à de Fiesque.*

Est-ce par votre ordre, monsieur, qu'on me retient prisonnière dans mon hôtel ?

DE FIESQUE.

Daignez m'excuser, madame la duchesse ; j'ai dû me conformer à mes instructions : vous n'étiez pas exceptée de la défense générale, et personne ne devait sortir. Maintenant que ma mission est remplie, je vais m'empresse de vous laisser libre.

LA DUCHESSE.

Je me plaindrai à la reine, monsieur. Il est impossible que cette défense puisse concerner une femme. Le cardinal abuse de son autorité.

(Elle fait un pas pour sortir : Chevreuse la retient d'un geste.)

CHEVREUSE, *les yeux fixés sur la duchesse.*

En effet, c'est pousser un peu loin les précautions. (*à de Fiesque* *) Monsieur, veuillez reporter ma réponse à son éminence, et dites-lui bien que monsieur de Chalais n'est pas caché chez moi. Si son arrestation importe au salut de l'Etat, on n'a qu'à le faire poursuivre sur toutes les routes.

LA DUCHESSE, *bas.*

Quoi ! monsieur...

CHEVREUSE, *de même.*

Oubliez-vous qu'il a une demi-heure sur eux ?

LA DUCHESSE, *à part.*

Une demi-heure !... déjà !

CHEVREUSE.

D'ailleurs, c'est l'affaire du cardinal.

DE FIESQUE, *saluant.*

Vos paroles, monsieur le duc, seront fidèlement transmises à son éminence.

* La Duchesse, Chevreuse, de Fiesque.

SCÈNE XIV.

LA DUCHESSE, CHEVREUSE ; ils sont près de la table.

CHEVREUSE.

Je suis plus heureux que je ne l'espérais. Je vous croyais partie , madame.

LA DUCHESSE.

Oui , la reine m'attend.

CHEVREUSE.

La reine attendra. Vous avez une excuse à laquelle je n'aurais pas songé d'abord : cette blessure, que j'ai reçue pour monsieur de Chalais... Sa majesté trouvera tout naturel que vous soyez restée près de moi. Puis, je vous assure, je suis triste, souffrant; j'ai besoin de quelqu'un, de quelqu'un qui m'aime, (*détachant la coiffure de la duchesse et la jetant sur un fauteuil.*) et vous ne voudriez pas me laisser seul ici, me quitter en cet état? (*Il sonne.*) Je vous connais : votre cœur se le reprocherait comme une mauvaise action. (*au domestique qui paraît.*) Qu'on dételle les chevaux ; madame ne sort pas. (*Le domestique sort ; Chevreuse s'assied.*) Ah ! j'avais besoin de vous voir : je suis plus content maintenant. Asseyez-vous ici... asseyez-vous donc, ou vous me contraindrez à rester debout, et cela me fatigue. (*Il la fait asseoir.*) Déjà vous regardez l'heure et vous mesurez avec chagrin le temps que vous aurez à passer ici.

LA DUCHESSE.

Ah ! monsieur !

CHEVREUSE.

Vous êtes gênée avec moi comme avec un mari soupçonneux et jaloux qui se ferait un jeu de contrarier vos plaisirs ; et cependant, avez-vous jamais eu ce reproche à me faire ? ne vous ai-je pas toujours laissée libre de vos actions ?

LA DUCHESSE.

Monsieur ! pourquoi me parler ainsi ?

CHEVREUSE, *s'appuyant sur la table.*

Ma confiance en vous a toujours été si grande, je l'ai manifestée si hautement, qu'il serait moins cruel de me tuer que de me tromper aujourd'hui. Qu'est-ce en effet que la mort auprès du mépris ? Voilà pourtant tout ce que je serais en droit d'attendre, moi, si j'étais trompé... le mépris ; voilà ce que d'autres ont obtenu pour prix de leurs soins. Oh ! comment cette pensée ne prévient-elle pas l'adultère ? Il y a là-dedans de quoi arrêter la femme la plus éhontée. Un homme dont on a porté le nom, qui vous a entourée de

vénération et d'amour, livré à la risée publique ! Croyez-vous donc qu'il suffise après cela de lui dire, tuez-moi, et que tout soit fini ? Non : sa vengeance ne satisfait que lui ; mais cette honte que vous avez empreinte sur son nom, cette honte... elle est toujours là, toujours, et tout votre sang ne saurait l'effacer.

LA DUCHESSE.

Vous me faites peur, monsieur.

CHEVREUSE.

Et pourquoi ? je crois à votre vertu, moi, à votre respect pour vos devoirs, comme je crois à l'amitié.

LA DUCHESSE.

Monsieur ! du sang ! vous ne voyez donc pas ? du sang qui s'échappe de votre blessure !

CHEVREUSE.

Ah ! il coulait plus abondamment ce matin, quand je me battais pour lui ! quand je lui donnais ma vie ! Si vous aviez vu avec quelle joie j'en faisais le sacrifice ! oh ! cela vous aurait touchée peut-être, car j'étais noble et grand, je vous assure, et je crois tous les cœurs aussi purs que le mien.

LA DUCHESSE, à part.

Malheureuse !

CHEVREUSE.

Me paiera-t-il jamais ce que j'ai fait pour lui, maintenant ? maintenant qu'il n'est plus ici ?

(On entend sonner trois heures.)

LA DUCHESSE, se tournant vers le cabinet avec un grand mouvement d'effroi.

Ah !

CHEVREUSE, s'élançant dans le cabinet.

Quoi donc, dans ce cabinet ? Personne ! vous vous étiez trompée, il n'y a personne. (Il revient s'asseoir, et à compter de ce moment ses yeux ne quittent plus la porte du cabinet.) Oh ! je vous le disais bien, que vous comptiez les minutes près de moi ! c'est qu'il est des momens où chacune d'elles emporte une espérance et amène une crainte ; c'est que la même heure mesure à l'un la joie, à l'autre la terreur et le remords. Votre visage pâlit à mesure que le mien s'anime. Je suis content moi, moi, naguère si triste et si torturé ; car vous m'avez réservé un bonheur, et ce bonheur je le goûterai tout entier. Ah ! cela me semble un délire, une joie céleste au-dessus des forces de l'homme. Ne la comprenez-vous pas, vous ? (lui saisissant le bras et le secouant avec force.) Répondez donc, répondez ! vous ne parlez plus maintenant.

LA DUCHESSE.

Eh ! je meurs, monsieur ; ne voyez-vous pas que je meurs ?
CHEVREUSE, *se levant pendant que la duchesse tombe à ses pieds.*

Oh ! ne nous quittons pas la main ; fixons nos yeux sur la même porte , car nous attendons tous deux.

LA DUCHESSE.

Grace ! grace !

CHEVREUSE, *désignant la porte , en s'asseyant de nouveau.*

C'est de là , de là qu'il doit venir , et personne encore ! Ne vous semble-t-il pas , à chaque instant , comme à moi , qu'il va paraître ? Ne vous semble-t-il pas , au moindre bruit , que votre cœur va briser votre poitrine ? Si cela devait durer long-temps , nous mourrions ici tous deux . Mais nous n'avons plus , peut-être , qu'une minute d'attente... qui sait ? une seconde... une seconde. (*La porte s'ouvre , Chalais paraît.*) Ah ! enfin !...

(Chevreuse saute sur ses pistolets. La duchesse est restée à genoux , presque évanouie.)

SCÈNE XV.

LA DUCHESSE , CHEVREUSE , CHALAIS , puis UN DOMESTIQUE.

CHEVREUSE.

Quel intérêt vous ramène donc , monsieur le comte ?

CHALAIS.

Aucun. Le dégoût de la vie , le désir de m'en délivrer.

CHEVREUSE.

Oh ! vous n'y songez pas : la mort vous attend ici , et il ne vous sera plus possible de l'éviter.

(Un domestique se précipite à la porte du fond.)

LE DOMESTIQUE.

Monsieur le duc ! l'hôtel est envahi.

CHEVREUSE, *s'asseyant.*

Ah ! vous le voyez , monsieur : il est temps d'adresser votre ame à Dieu.

CHALAIS

Je vais leur porter ma tête.

CHEVREUSE, *sautant sur lui.*

Pas à eux !

LE DOMESTIQUE.

Les voici ! les voici ! ils accourent.

CHEVREUSE.

Arrêtez-les quelques instans. (*Le domestique sort. A Cha-*

lais, indiquant le cabinet et lui mettant un pistolet dans la main.) Et nous ici, par-là. Tenez, monsieur!

CHALAIS.

Non ; laissez-moi.

CHEVREUSE, *le saisissant à la gorge.*

Par-là, vous dis-je. Oh ! vous ne m'échapperez pas ! (*Il l'entraîne dans le cabinet. A la duchesse qui s'est jetée à ses genoux, en la repoussant.*) Faites des vœux pour lui, madame.

LA DUCHESSE.

Ah ! monsieur !... (*On entend fermer la porte en dedans.*) Par pitié ! par pitié ! moi aussi. (*s'efforçant avec ses ongles d'ouvrir la porte.*) Rien, rien pour ouvrir cette porte. Désespoir !... Oh ! je l'ouvrirai, je l'ouvrirai. (*On entend crier dans la coulisse : Il est ici !*) La clé, je l'ai, oui...

SCÈNE XVI.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, SOLDATS, DOMESTIQUES,
entrant pêle-mêle.

LES SOLDATS.

Il est ici !

DE FIESQUE.

Qu'on le délivre. (*On entend deux coups de pistolet dans le cabinet.*) C'est de là que les coups sont partis. Il a beau se défendre, il n'échappera pas. À moi, messieurs !

SCÈNE XVII.

LA DUCHESSE, DE FIESQUE, CHEVREUSE,
sortant du cabinet, SOLDATS, DOMESTIQUES.

CHEVREUSE.

Que voulez-vous ?

DE FIESQUE, *avec force.*

Monsieur de Chalais.

CHEVREUSE, *froidement.*

Il vient de se tuer pour vous échapper.

(*De Fiesque et deux soldats entrent dans le cabinet ; tous les autres font un mouvement de ce côté, ainsi que les domestiques. Pendant que tous les regards sont fixés vers la porte, Chevreuse s'est approché de la duchesse.*)

LA DUCHESSE, *voyant le sang dont Chevreuse est couvert et tombant à genoux.*

Ah ! monsieur !

CHEVREUSE, *lui jetant la lettre et le portrait.*

À vous les remords et une séparation éternelle.

(*De Fiesque et les soldats sortent du cabinet. Tableau.*)

FIN.

